Vanessa Guéno*

L'historien face au conflit : Homs et la révolte

Résumé. En 2011, l'effervescence révolutionnaire au cœur de Homs (Syrie), localité méconnue voire oubliée de la plupart des contemporains, transforme cette ville -sans événements historiques majeurs- en une ville phare dont les images apocalyptiques sont drainées par les médias et par les acteurs locaux grâce aux réseaux sociaux. Dans ce contexte, la position et le rôle de l'historien face à une actualité brutale est interrogée. Ici, l'historien revient sur sa compréhension du passé, son choix des sources et de leurs interprétations. Avec la métamorphose du terrain d'étude en « champ de bataille », la conception du patrimoine matériel et immatériel se renouvèle. Vieilles pierres à l'état d'abandon, expressions désuètes ou encore rituels populaires oubliés, les Homsiotes redécouvrent leur ville et se réapproprient leur patrimoine. Dans ce chaos, l'historien peut-il encore s'abstraire de l'événementiel, de l'émotionnel. Le récit de la Homs ottomane écrit en 2007 doit-il être réécrit ?

Mots-clés : Homs, révolution, histoire ottomane, récit, interprétation, sources, patrimoine

Abstract. *The historian in front of the conflict: Homs and the uprising.* Until 2011, when the revolutionary sparkle was lit in Homs (Syria), it was a place considered being insignificant or forgotten by most people. Its revolutionary effervescence transformed the city – until then without any major historical events – to an emblematic city and the apocalyptic images of the events were accessed/used by the media and by the local stakeholders thanks to social media. In this context, facing these brutal actions, the role and position of the historian needs to be reconsidered. It forces him/her to review his/her understanding of the past, of his/her choice of source material and their interpretation of them. With the transformation of the field of study into a "battlefield", the concept of tangible and intangible heritage is renewed. Be it abandoned

* Historienne. Institut Français du Proche-Orient, (UMIFRE6-MAEE CNRS-USR3135).

old stones, disused local expressions or forgotten popular rituals, the people of Homs are rediscovering their city and reclaim their heritage. In this chaos, can the historian continue to dissociate/distance from the events and the emotions. Does the history of Ottoman Homs written in 2007 need to be rewritten?

Keywords: Homs, revolution, ottoman history, tale, analysis, sources, heritage.

En réponse à Paul Ricœur, Pierre Nora – au sujet du « devoir de mémoire » et de son étude sur la notion de « génération » depuis la Révolution Française (1789) jusqu'à mai 1968 – écrit :

> [L'] « accélération de l'histoire » a pour effet brutal, symétrique de l'avenir, de mettre tout le passé à distance. […] Il ne nous parle plus que par traces interposées, des traces d'ailleurs devenues mystérieuses et que nous devons interroger, auxquelles nous sommes d'ailleurs portés à faire dire autre chose que ce qu'elles veulent dire, puisqu'elles détiennent précisément le secret de ce que nous sommes, notre « identité ». Nous ne sommes plus de plain-pied avec ce passé. Nous ne pouvons le retrouver que par une reconstruction documentaire, archivistique, monumentale, par une « ré-appropriation » (mot d'époque) qui fait de la « mémoire »- une mémoire tout entière construite pour la réactualisation - le nom actuel de ce que l'on appelait autrefois simplement « histoire ». (Nora, 2002 : 27)

Il y a 7 ans, en écrivant une histoire de Homs et de ses campagnes à la fin du XIX^e^ siècle, je m'efforçais d'attirer l'attention sur cette « localité mal connue » ou « mal appréciée » (Guéno, 2008 : 148–233) par les chercheurs, les voyageurs passés et présents, mais aussi par les Homsiotes eux-mêmes. Cette dépréciation récurrente avait-elle des justifications légitimes ? Son histoire sans événement marquant, sans violence engendrait-elle de fait un désintérêt ? Nikita Elisséeff dans son article sur Homs conclut ainsi sa contribution : « Après 1840, la ville retomba sous l'autorité ottomane » (Elisséef, 1971 : 415). La fin de l'occupation égyptienne et le retour du pouvoir d'Istanbul apparaissent sans contestation, sans heurt, sans le moindre remous. En 1840, la ville semble se vider d'intérêt. Depuis le grand rassemblement des Homsiotes autour de la place de l'Horloge le 17 avril 2011, Homs la mal-connue est entrée dans l'Histoire, dans cette grande histoire politique, événementielle, tragique. Elle est désormais devenue, selon les termes utilisés par les acteurs locaux[1] et les médias, « la capitale de la Révolution » (Boissière, 2012). Jusque-là en marge des études scientifiques et plus particulièrement des études ottomanes arabes, la ville de Homs située en Syrie centrale, assiégée durant deux longues années (2012-2014), a changé de statut.

Cette actualité, si éloignée soit-elle des temps anciens, médiévaux, modernes et contemporains, se répercute sur le travail du chercheur en histoire. À l'épreuve de la Révolution syrienne, écrire l'histoire de cette ville et de sa campagne à la fin du XIX^e^ siècle semble prendre un goût amer. En effet, si l'histoire est considérée

1 Selon les villes et les événements, les Syriens ont qualifié leur cité de manière différente. Homs « la capitale de la Révolution », Deraa « le berceau de la Révolution », Alep « la ville martyr ». Si les médias ont pu varier dans leurs dénominations, les acteurs, eux, maintiennent leur choix.

comme « une science sociale s'appuy[ant] sur des bases objectives qu'on appelle les sources » (Le Goff, 2014 : 188), l'historien est seul responsable du choix de ses sources et de leur interprétation. Le choix des sources effectué avant 2011 était-il judicieux ? Mis en situation d'observateur face aux transformations brutales de son objet d'études, l'historien tente d'expliquer, de comprendre. Pris dans l'étau d'une révolution en marche, le chercheur s'interroge sur sa propre lecture d'une ville qu'il pensait si bien appréhender. Si le passé n'explique pas tout le présent, « faut-il croire que le passé soit inutile à son explication ? » (Bloch, 1949 : 23). Cet article ne propose pas une nouvelle lecture de la Homs ottomane mais s'interroge sur les conséquences que peut avoir un objet d'étude en crise sur les capacités comportementales et analytiques du chercheur en histoire.

Dans une première partie, la réflexion porte sur les démarches et l'approche scientifique qui étaient les miennes durant les années qui ont précédé le soulèvement syrien, et plus particulièrement l'effervescence révolutionnaire de Homs et sa transformation en ville « champ de bataille ». Mes travaux antérieurs sont-ils désormais obsolètes ? Mon application à comprendre cette localité ottomane grâce aux détails les plus infimes, inspirée que j'étais par la *micro storia*, était guidée par une opinion générale que j'avais faite mienne : « Homs, une ville sans histoire ». N'aurait-il pas fallu chercher les événements marquants, à priori invisibles, pour découvrir à la place une ville en mouvement ? Comment ai-je trié, lu, interrogé et interprété la documentation ? Quel rôle, quelle place le récit de l'histoire prend-il dans la société actuelle ? En termes plus simples, selon la formulation naïve mais tellement juste, d'un enfant à son père : « Papa, explique-moi donc à quoi sert l'histoire » (Bloch, 1949 : 6). La seconde partie aborde le changement de statut de la ville de Homs en 2011. Ce basculement historique d'une ville apparemment dénuée d'événements majeurs à une entité urbaine en ébullition se traduit à la fois par une exposition médiatique sans précédent et par un changement radical d'opinion des habitants quant à leur ville. Ces transformations soudaines soulèvent la question de la définition et de la conception du patrimoine matériel et immatériel.

Enfin, la troisième partie pose le problème de la position de l'historien face à l'actualité et sur les difficultés et/ou les possibilités du chercheur à s'abstraire de l'événementiel. L'effort d'objectivité de l'historien, toujours imparfait, est mis à mal par la brutalité de l'actualité. En dépit de l'éloignement dans le temps et/ou dans l'espace, le terrain devient propriété affective, passionnelle et souvent irrationnelle de celui ou celle qui l'a choisi (Ricoeur, 1955 : 27-50). En temps normal, cette subjectivité de fait du chercheur ayant découvert son terrain à la manière dont on dévoile un monument (lieu de mémoire) est souvent enfouie ou inassumée. Mais le déchirement de la société syrienne à l'œuvre sous nos yeux contraint à exhumer de nouveau la question. Le déferlement d'images apocalyptiques du présent drainées par les médias et par les acteurs locaux au travers des réseaux sociaux numériques renvoie l'historien à ses archives avec un nouveau regard et de nouvelles interrogations.

Mon récit de l'histoire de la Homs ottomane doit-il et peut-il conduire à une compréhension du présent ? En quête d'explications ou d'éléments révélateurs, les hypothèses et suggestions de compréhension restent discutables, déformables… La frontière temporelle semble s'effacer. L'objet de cet article – né du sentiment de devoir rendre une part de mémoire à une ville anéantie par l'affrontement des parties belligérantes – est de s'interroger sur le métier de l'historien face aux désirs d'explication, de compréhension des faits passés et présents. Il ne s'agit pas de franchir les barrières du temps ni d'ériger un pont entre aujourd'hui et hier ; je propose ici simplement d'interroger les phénomènes d'attraction et d'abstraction de l'historien face à cette soudaine mondialisation de l'histoire d'une ville moyenne négligée depuis des décennies.

Homs, ou l'histoire d'un objet « sans intérêt »

Plonger dans les registres du tribunal civil de Homs conservés au Centre des Documents Historiques de Damas paraissait, il y a une dizaine d'années de cela, original pour les spécialistes d'histoire ottomane et incongru pour la plupart des Syriens, et même pour les Homsiotes. L'originalité de l'étude partait du fait que Homs, ville de troisième rang administratif, dépendante de Damas capitale de la *Wilâyat Sûriyya* de la fin du XIX^e^ siècle, était restée en marge des études historiques et plus particulièrement ottomanes. De plus, la documentation principale du projet était issue d'une cour de justice civile locale mise en place à la fin du XIX^e^ siècle et restée encore vierge de toute étude. Par chance, tout était à faire !

S'infiltrer au cœur de Homs

Pourtant, lors de mes premières visites aux archives, c'est avec un sourire narquois souvent accompagné d'une remarque démoralisante que les employés du centre m'apportaient les registres de Homs : « Il n'y a rien d'intéressant dans ces registres ! », « Pourquoi Homs ? Choisis plutôt Alep, Damas, Hama, ce que tu veux mais pas Homs ». Homs n'attirait pas l'intérêt, elle ne représentait pas grand chose face aux villes monumentales d'Alep et Damas ou encore Hama, si bien connue pour ses norias. Même les guides touristiques[2] n'envisageaient la ville que comme une station nécessaire pour prendre un « service » (taxi collectif) conduisant au Krack des Chevaliers, à une heure de route à l'ouest. Les Homsiotes quant à eux m'accueillirent avec gentillesse mais ne comprenaient pas franchement ce

2 Notes sur Homs : « Malgré un riche passé, cette ville n'offre que peu d'intérêt touristique. » *Guide Vert Michelin*, http://voyage.michelin.fr/web/destination/Syrie_Jordanie-Syrie-Homs ou encore « De loin l'impression de faire face à une énorme usine à nuages. […] Toutefois en raison de ses fréquentes connexions routières et de sa situation centrale, Homs pourrait être une halte obligée » *Petit Futé, Syrie*, 2000, p. 280. Aperçu du livre : https://books.google.jo/books?id=kDiYo_PqfzEC&printsec=frontcover&hl=fr#v=onepage&q&f=false

qu'une étrangère venait faire là. Les historiens locaux – regroupés au sein d'une association d'historiens de Homs (*al-jami'iyya al-tarīkhiyya Ḥimṣ*) –, se méfiaient de moi, de peur que je ne dévoile des secrets, si toutefois secret il y avait. Ces érudits locaux travaillaient sur l'histoire de leur ville, de l'antique Emèse jusqu'à l'époque mandataire. Les aspects monumentaux et l'histoire des grandes familles dont ils étaient eux-mêmes issus constituant leur centre d'intérêts, ils arpentaient les fonds documentaires privés (photographies anciennes, actes administratifs et juridiques) ainsi que quelques registres secrètement conservés chez des particuliers ou dans certaines institutions publiques. Craignant la centralisation archivistique à Damas, ces historiens locaux avaient choisi la discrétion suite à la disparition de l'étendard (*sanjaq*)[3] (Gillon, 1993 : 36-38) d'une confrérie soufie, emprunté par Damas et jamais rendu à ses habitants[4]. Il fallut donc « montrer patte blanche », dans un premier temps pour découvrir des registres du tribunal civil, entassés dans un placard à provisions du Qasr Al-Zahrawī[5], ou d'autres issus du tribunal *shar'ī,* jetés en tas dans les nouveaux locaux du Palais de Justice[6], puis pour légitimer ma place parmi ces érudits locaux, fins connaisseurs de leur ville, et enfin pour discuter et découvrir la mémoire de Homs à travers les Homsiotes eux-mêmes.

Une Histoire locale

Les ouvrages et articles des membres d'*al-jami'iyya al-tarīkhiyya* constituent d'excellentes références pour se repérer dans le temps et dans l'espace. Leurs récits de l'histoire et leur choix d'objets d'étude sont révélateurs d'un désir de rendre hommage à leur ville. Par ailleurs, ces publications permettent d'appréhender la conception de l'histoire locale par les historiens homsiotes et le rôle qu'ils attribuaient à leurs travaux. Le désintérêt gouvernemental pour Homs, doublé de l'oubli plus général des chercheurs syriens ou étrangers, est sans doute à l'origine de cette mobilisation historienne. Ils démontraient que si Homs n'était pas bien connue, eux la connaissaient et en révélaient son importance et ses particularités : une ville exempte de tensions confessionnelles, une ville millénaire à l'instar d'autres dans la région, une ville à l'architecture monumentale, une ville de grands notables… La plupart, historiens autodidactes, s'employaient à réunir mémoires personnelle et familiale et à collecter le maximum de documents retrouvés dans

---

3 Un *sanjaq* est une bannière appartenant à une confrérie soufie, portée lors des processions publiques traditionnelles. Sur la valeur symbolique et spirituelle des étendards dans la ville de Homs, lire J.-Y. Gillon, 1993, p. 36-38.

4 D'après les propos de N.S. al-Zahrāwī, un *sanjaq* était conservé au Musée d'Art Populaire de Homs (Qaṣr al-Zahrāwī). En 1993, J.-Y. Gillon note avoir vu cet étendard dans ce musée. En 2002, il avait disparu. J.-Y. Gillon, 1993, p. 37, note 5.

5 Cette bâtisse, censée être réhabilitée en Musée d'Art Populaire de la ville de Homs, était vidée de tout en attendant les ordres de la Direction des Antiquités de Homs, et plus centralement de Damas.

6 Cette découverte n'a eu lieu que tardivement, fin 2008. Le Palais de Justice de la ville venait d'être déplacé dans des bâtiments neufs installés sur le plateau du Waar, quartier de la ville que l'on appelait « Le nouveau Homs » (*Homs al-jadid*).

la ville. Ces hommes portaient la mémoire des Homsiotes, reconstruite à partir d'une lecture linéaire de la documentation et du recueil de souvenirs, vécus ou non. Fondateur et président de l'association des historiens, N. S. al-Zahrāwī[7], collectait des documents originaux chez des particuliers. En échange du document original, il produisait aux détenteurs une copie du document qu'il certifiait lui-même conforme.

Cette pratique dévoile d'une part la notoriété locale, tout à la fois publique et « académique », de cet historien issu d'une famille de notables, d'autre part l'existence d'une démarche personnelle visant à pallier le défaut d'administration et enfin, le désir de constituer une mémoire locale. Avec cette histoire locale, que les membres de l'association dénomment eux-mêmes « Histoire de Homs », ils entendaient dresser un inventaire des bâtiments anciens, des fondations pieuses privées (*waqf*), des centres commerciaux. Par cet inventaire, les historiens soulignaient que l'ensemble de ces constructions appartenaient aux grandes familles notables dont sont issus les grands personnages de la ville et parfois même du pays tels Hachem al-Atassi (Nationaliste syrien, Premier président de la République Syrienne en 1936) et Nourredine al-Atassi (Président de la République Syrienne de 1966 à 1970). Ces récits très descriptifs des historiens locaux ne constituent pas une recherche analytique à propos de la société, de son économie, de son administration, mais plutôt une sorte de portrait des choses et des hommes remarquables de Homs.

Construire le puzzle

Faire l'Histoire de la Homs ottomane relevait ainsi du défi. Les sources étaient au final nombreuses mais inexploitées ou cachées, les habitants de la ville eux-même semblaient rejeter l'histoire de leur ville face à l'ampleur et la beauté des grandes villes monumentales de la région : des villes qui d'un simple regard rappellent la grandeur de temps antérieurs. La ville de Homs, traversée par de nombreux voyageurs[8], écrivains, chroniqueurs, archéologues n'a jamais fait l'objet de descriptions précises ni provoqué l'engouement de ces auteurs (Poujoulat, 1841 : 34 ; Baedecker, 1873 : 378). C'est un lieu que tout le monde traverse sans jamais s'y arrêter. Ibn Battûta y passe à trois reprises dans les années 1325-1350 ; il écrit simplement qu'elle est une ville « charmante dont les environs sont plaisants, les arbres verts et les rivières pleines » (Ibn Battûta, 1995 : 426). Homs reste dans l'ombre des autres grandes villes. En 1783, Volney découvre Homs ainsi : « Cette ville jadis place forte et très peuplée, n'est aujourd'hui qu'un assez gros bourg ruiné » (Volney, 1959 : 330). Compenser cette négligence des visiteurs impliquait de tirer profit des moindres indices parmi un ensemble varié de sources, locales ou étrangères.

---

7 Dans cette note, je souhaite rendre hommage à N. S. al-Zahrāwī, né en 1929, pour ses échanges, ses souvenirs et ses discussions toujours enrichissantes. Il est décédé le 9 janvier 2014.

8 « To get to Homs, Hama or any city between Aleppo and Damascus, caravans went through Palmyra, and thence to Homs, along a broad highway which is still well marked by Roman mistones. » (Grant, 1937 : 40).

À la lecture des sources normatives issues des instances ottomanes locales (Guéno, 2008 : 375), ma recherche doctorale s'inscrivit dans une analyse du régime foncier, de l'application des réformes (*Tanzimāt*) dans les provinces arabes et de la pratique du droit au travers des conflits ruraux opposant notables citadins et paysans durant les dernières décennies ottomanes, marquées par le long règne du Sultan Abdül Hamid II (1878-1909). Toutefois, Homs étant restée en marge des études scientifiques, une description sociale et économique de cette ville d'environ 20 000 habitants (Baedecker, 1873 : 378) était nécessaire. Afin de saisir les enjeux locaux et les relations entre citadins et ruraux, une connaissance de la structure urbaine de la ville, de ses paramètres confessionnels, familiaux, économiques et administratifs était essentielle. Une géographie socio-économique de Homs se dessinait ainsi à partir de cette étude conjuguant ville et campagne. La répartition des familles notables dans la cité révélait les stratégies d'investissements fonciers et commerciaux. Les demeures familiales se situaient systématiquement à proximité des biens fonciers de chacun, des places du négoce ainsi que des voies de communications. Pour comprendre Homs *intra muros* et ses extensions de la fin du XIX^e^ siècle, j'ai récolté et archivé quantité de sources. Ce vaste dépouillement me permettrait plus tard d'interroger la cité elle-même.

Avec cette hyperphagie documentaire, Homs se transforma en un vaste champ d'études dans toutes ses dimensions. L'objet devenait ainsi passion. Il fallait inventorier le plus grand nombre d'informations pour rétablir cette Emèse[9] qui, « sous les derniers Césars […] était une ville très importante, très peuplée et bien fortifiée » (Poujoulat, 1841 : 35).

Parmi cette documentation, deux sources littéraires se singularisent par leur origine locale. Ces deux récits tracent un tableau, certes non exhaustif mais essentiel, de la ville et de sa région, et complètent les bribes descriptives des voyageurs. Rédigés respectivement à l'aube du XVIII^e^ et à la fin du XIX^e^ siècle, ces sources montrent non seulement l'évolution économique, sociale, religieuse, administrative et politique de la ville, mais aussi les changements et continuités des coutumes et des mentalités des habitants. La plus ancienne est une chronique (al-Makkī, 1987) dans laquelle, jour après jour, durant 36 ans, M. Al-Makkī, fonctionnaire du tribunal de Homs et originaire du village de Brayj[10], note scrupuleusement les événements et faits marquants survenus à Homs et dans ses environs. Ce journal, sorte d'« inscription locale » est une mine de renseignements épars où la scène quotidienne homsiote est décrite sans fioriture. Ne cherchant pas à embellir sa ville ni même à la décrire, l'auteur construit le puzzle de Homs (Guéno, 2008 : 24-29). De cette chronique, le lecteur garde en mémoire les visites des fonctionnaires venus de Damas, Tripoli et

9 Nom antique de Homs. M.C. F. Volney, 1959, p. 330 : « [ ] en rentrant dans la terre habitée, nous trouvons d'abord Homs, l'*Emesus* des Grecs, située sur la rive occidentale de l'Oronte ».

10 Le village de Braïj est situé à environ 45 kilomètres au sud de Homs sur la route de Damas.

même Istanbul, la grande mosquée Nūrī située à l'entrée Nord-Ouest de la ville, les moulins et jardins de l'Oronte fierté des Homsiotes.

La deuxième source[11] écrite par un anonyme en 1862-1863 est un manuscrit de plus de mille folios dressant un inventaire des inscriptions anciennes retrouvées sur les bâtiments de la ville et de sa campagne. L'auteur esquisse une description des marchés (*aswāq*), des demeures remarquables telles que le Qaṣr al-Zahrāwī et le Qaṣr Mufīd al-Amīn[12], des lieux de cultes ou lieux saints, des hammams, des moulins, des confréries soufies... Il encense sa ville à tel point qu'il compare les souks de Homs avec ceux de Fustat (première capitale arabe de l'Égypte)[13].

Dans ces récits altérés, il a fallu sélectionner l'information et tenter de déceler les fragments nécessaires à la construction du récit historique. Une prospection de terrain au cœur même de la vieille ville a permis de retrouver certains bâtiments décrits par les auteurs. Il en est ainsi du hammam Al-Ṣaghīr, cité uniquement par Al-Makkī (1987 : 227). Ce bain, construit en même temps que les échoppes autour de la grande Mosquée n'est pas référencé dans le manuscrit anonyme[14]. Si l'absence de certains bâtiments dans les récits peut aisément être remarquée, les récits de phénomènes sociaux restent plus difficiles à évaluer. Il a ainsi fallu « opér[er] des déplacements, ajout[er] d'autres pièces, établ[ir] entre elles des écarts et des comparaisons, discern[er] à ces indices la trace d'autres choses, renvoy[er] ainsi à une construction disparue » (Certeau, 1975 : 340).

« Homs la salubre » (« Ḥomṣ al-'adiya »)[15] une appellation que nul homsiote n'avait oubliée, Homs la ville où il fait bon vivre. La trouée de Tripoli permettant au vent de s'engouffrer offre à Homs un air non pollué et des arbres penchés. C'est ce vent salubre qui valut à Homs cette appellation *(al-hawā al-'adī al-laḍī min-hi laqabet bi-Ḥomṣ al-'adiyya)*[16] ! Cette réputation d'air pur n'est pourtant pas l'opinion de tous. Au XIII^e^ siècle, Yāqūt al-Ḥamāwī, tout comme Ibn Jubayr (Ibn Jubayr, 1995), note que « l'impureté de son air et de ses sols [leur] a tellement corrompu l'esprit que la sottise de ses habitants [de Homs] est devenue proverbiale. » (al-Ḥamāwī, 1983 : 382) Selon la légende, les troupes mongoles prirent la fuite lorsqu'ils apprirent que l'air pollué de Homs rendait fou. Cette réputation de manque de subtilité était appréciée et cultivée par les Homsiotes. En revanche, l'air pur de Homs, avant le printemps 2011, était l'objet de remarques cyniques, lorsque l'on humait les fumées de la raffinerie située à l'ouest de la ville, sur la route de Tripoli. « Homs la salubre » était devenue « un endroit puant et

---

11 Anonyme, *Kitâb al dalālāt*, 1109 folios.

12 Ces deux demeures, édifiées au XVI^e^ siècle, avaient été classées par la Direction des Antiquités de Homs monuments historiques en 1967 (Matrī, 2011).

13 Anonyme, *Kitâb al dalālāt*, folio n° 38.

14 Anonyme, *Kitâb al dalālāt*, folio n° 871-873.

15 Le titre du manuscrit de 1867 utilise ce qualificatif : « Livre des indices fondamentaux et merveilleux dans la chronologie de la ville de Homs la salubre et quelques renseignements géographiques. 1862-1863. » Anonyme, *Kitâb al dalālāt*.

16 Anonyme, *Kitâb al dalālāt*, folio n° 17.

pollué qui ressemblait grosso modo à Mos Eisley, la ville où vit Han Solo dans Star Wars »[17]. Aujourd'hui, les opposants se sont réappropriés cette fabuleuse salubrité et la chantent à l'occasion des manifestations[18]. Le refrain de « *Ḥomṣ al-'adiya* », autrefois entonné à l'occasion des cérémonies de mariage comme une tradition est depuis 2011 fièrement déclamé par les manifestants comme un signe identitaire social et militant.

Quand Homs vole en éclats, l'effort de mémoire se déploie !

L'intérêt du régime syrien pour Homs n'avait de sens que pour son activité industrielle et sa position de carrefour commercial. Homs *« al-'adiya »* était à l'état d'abandon jusqu'en 2008. Au cours des XX^e^ et XXI^e^ siècles, des démolitions ou/et des restaurations non contrôlées se sont succédées sans attirer l'attention des organisations internationales de protection du patrimoine ni même celle des Homsiotes, excepté quelques érudits locaux. Si les vieilles villes de Damas en 1979 et d'Alep en 1986 ont été classées au Patrimoine mondial par l'Unesco[19], Homs comme la plupart des villes petites et moyennes de Syrie n'a bénéficié d'aucune protection (David, 2014 : 407). Avec les destructions massives actuelles, le problème du patrimoine syrien en péril est soulevé par la communauté internationale.

« Rêve de Homs » et les premières revendications

En 2007-2008, des bruits commencèrent à courir sur la réhabilitation totale de la ville. Peindre le tableau complet de cette ville négligée et rappeler aux Homsiotes l'importance de leur patrimoine, même en état de détérioration avancée, étaient devenu un impératif personnel. Au cours de mes recherches doctorales, j'avais découvert et fait découvrir Homs à certains Homsiotes. J'avais réussi, avec quelques autres, à les convaincre que ce patrimoine à l'abandon était le leur. J'assumais ainsi un « parti pris ».

La nouvelle planification censée valoriser Homs passait, selon les rumeurs propagées par les habitants, en premier lieu par la délocalisation de la raffinerie vers l'est de la ville ; Homs allait retrouver son air pur. De nombreux Homsiotes voyaient dans ce projet nommé « Rêve de Homs » (*'Ulum Ḥomṣ*) un signe de la

---

17 C'est la description qu'en fait en 2008 l'auteur de bande dessinée Riad Sattouf dans l'album *Ma circonscision* (L'Association, Collection Espôlette, 2008).

18 Lien « youtube », les chansons de la Révolution « Homs la salubre » : http://www.youtube.com/watch?v=CTujFssTeSw. http://www.youtube.com/watch?v=TXahZBNsUZA. http://www.youtube.com/watch?v=Xe_335IJp7I. Sur le rôle des chants populaires lire : Dubois, 2013 : 196-200.

19 Liste du patrimoine mondial établie par Unesco : http://whc.unesco.org/fr/list/. Voir également l'article paru dans le monde : http://www.lemonde.fr/culture/article/2013/08/30/en-syrie-un-patrimoine-culturel-devaste_3468860_3246.html.

croissance économique et industrielle de la ville et de ses alentours. Des films montrant les futurs plans du projet en trois dimensions étaient vendus sur support DVD dans les boutiques de Homs[20]. Ayant pris connaissance des travaux futurs et des répercussions économiques et sociales de ce projet, les propriétaires des petites échoppes des souks et plus particulièrement des boutiques du célèbre quartier de Khaldiyyé – qui étaient les premiers concernés par cette réhabilitation – manifestèrent dès 2008 leur mécontentement et leur refus de voir leur « gagne-pain » s'évanouir au profit de grandes entreprises commerciales (notamment l'entreprise qatarie *Dyar*).

« Rêve de Homs » débuta dans le village de Hassya, à une trentaine de kilomètres au sud de la ville, un village où l'on trouvait les premières habitations en « pain de sucre », et se poursuivit par le percement d'une autoroute donnant un accès direct au port de Tartous. Ḥassya, devenu zone commerciale et industrielle libre, Homs devait devenir une capitale économique ultra-moderne. Les travaux de modernisation de Homs commencèrent par les alentours de la ville et notamment par la destruction de nombreux jardins potagers situés au nord-ouest de la ville, dans le quartier de Dik al-Jin[21]. Ces grands travaux ne semblaient provoquer qu'une émotion très limitée chez les habitants. En 2008, ma thèse à peine achevée, je réalisai que je n'avais pas suffisamment étudié la ville elle-même. Alertée par quelques Homsiotes, pour la plupart motivés par des intérêts économiques personnels, je m'engageais dans un projet sur la ville de Homs et repris ma course aux archives.

Je n'avais plus le temps de lire, dépouiller, analyser les sources ; il fallait sauver la mémoire de Homs. Ainsi, je découvris dans les sous-sols des archives du Palais de Justice vingt-quatre registres du tribunal religieux (*shar'i*) de Homs jetés à même le sol au milieu de centaines de milliers de dossiers judiciaires plus ou moins récents. Le préposé aux archives lui-même s'étonna de la présence de ces documents. La phase de la surprise passée, ces registres étaient soudain devenus précieux et donc non consultables, sauf avec une autorisation en bonne et due forme. Après discussion, l'archiviste accepta de laisser sortir les registres deux par deux et de me les confier vingt-quatre heures. Ce Noël 2009 fut consacré à la numérisation de ce trésor de la bureaucratie ottomane locale. Si à cette époque l'illégalité de la procédure provoquait en moi quelques sentiments de culpabilité, aujourd'hui la destruction quasi certaine de cette documentation conservée dans les bâtiments du nouveau Palais de Justice situé dans le Waar me donne le regret de ne pas avoir cherché plus, dans les autres institutions comme les paroisses, l'état-civil... Au cœur de ce travail de collecte du maximum possible de documents, de sources, d'informations, le désir d'écrire l'histoire de cette ville dont il ne resterait que quelques traces matérielles sporadiques prenait forme. Mon engouement

---

20 Cette promotion numérique de rêve de Homs est aujourd'hui disponible sur internet : http://www.youtube.com/watch?v=Vxof2Ln_y30.

21 Dik al-Ǧin est un poète de Homs né en 161 de l'hégire (777/778) et mort en 236 de l'hégire (850/851).

pour la mémoire du vieux Homs provoquerait sans doute quelque émoi auprès de la population.

En 2010, Marianne Boqvist[22] et moi-même constituions un projet de recherches intitulé « Homs la mal connue ». Ce projet de monographie de Homs de 1516 au début du XX^e^ siècle réunissait six chercheurs[23]. Chacun d'entre nous devait conduire des recherches individuelles en histoire, histoire de l'architecture, archéologie, céramologie, cartographie-géomatique et anthropologie. Les résultats mis en commun permettraient d'apporter un éclairage substantiel sur la Homs ottomane dans son exemplarité impériale et sa singularité homsiote. Ce projet ne trouva aucun soutien tant européen que syrien. Vaille que vaille nous nous lançâmes dans une prospection *intra-muros* et *extra-muros*. Aujourd'hui, les photographies prises au printemps et à l'automne 2010 ne constituent pas seulement un « inventaire souvenir » mais une trace, une source que l'historien se doit d'archiver « pour tenter de recoudre le tissu déchiré de l'histoire » (Müller, 2011).

Les Homsiotes ont-ils découvert leur histoire en 2012 ?

Dès février 2012 – date des premiers massacres dans le quartier de Khaldiyyé – puis avec le siège de Homs[24], les jeunes acteurs de la Révolution sont entrés spontanément dans une lutte contre l'oubli de la mémoire de Homs. Très probablement pour des raisons stratégiques guerrières, les manifestants ont fait le choix de la vieille ville de Homs pour conduire leur révolte. L'étroitesse des rues qui s'entremêlent comme dans toute ville arabe leur permettait de surveiller plus facilement l'arrivée des services de l'ordre. Assiégés durant deux années, de jeunes révolutionnaires se sont mis à photographier l'ensemble des bâtiments anciens endommagés de leur ville, partiellement ou complètement détruits. Provoquée par cette situation de crise, la prise de conscience des activistes syriens transparaît dans les réseaux sociaux et particulièrement dans les pages Facebook : *Tansiqiyyat Shebāb Ḥomṣ* (Organisation des Jeunes de Homs), *Aṣdiqa' Madina Homs* (Les amis de la ville de Homs), *'Adasa Shāb Ḥomsī* (L'optique d'un jeune homsiote)[25].

Ces groupes non seulement inondent internet de photographies des destructions de leur ville mais cherchent aussi à identifier, classer ces vieilles pierres qui n'avaient aucun sens pour eux auparavant. Pour référencer ces bâtiments, les f*acebookers*

---

22 Marianne Boqvist, historienne de l'architecture. Actuellement responsable de projet auprès de Cultural Heritage Without Borders (Stockholm).

23 Marianne Boqvist (Cultural Heritage Without Borders/ Stockholm), Mathieu Coulon (Lames/Cnrs/Aix-en-Provence), Stephen Mc Phillips (University of Copenhaguen), Martelius Johan (Royal Institute of Technology/Stockholm) et Anika Rabo (Université de Stockholm).

24 Le siège de la vieille ville de Homs dura du 9 juin 2012 au 7 mai 2014.

25 *Tansiqiyyat Shebāb Ḥomṣ* (Organisation des Jeunes de Homs : https://www.facebook.com/youth.Homs/timeline), *Aṣdiqa Madina Homs* (Homs City Friends' Club : https://www.facebook.com/Homs.Club?fref=ts), *'Adasa Shāb Ḥomsī* (Lens Young Homsi : https://www.facebook.com/LensYoungHomsi?fref=ts).

écrivent le nom et la localisation des bâtiments. Ces jeunes activistes m'envoient les photos, me tiennent au courant des destructions, me posent des questions sur divers bâtiments. Du rôle d'instigateur de projet sur la ville de Homs, je suis devenue une sorte de référent. Avec la lutte pour conserver leurs zones, les rebelles trouvent la force de se battre pour retrouver la mémoire, car « le souvenir est là […], éparpillé, peut-être entre plusieurs morceaux » (Halbwachs, 1997 : 84). L'image permet de dénoncer « les crimes de sang » mais aussi les destructions patrimoniales. Ici, ce ne sont pas des souvenirs qui réapparaissent mais un déni du passé transmis scolairement, socialement, et familialement qui se brise. Ces vieilles pierres et leurs histoires étaient auparavant symbole de passéisme, d'insalubrité. Aujourd'hui, les Homsiotes s'identifient à cette vieille Homs quasiment au ras du sol. La destruction du tissu urbain est synonyme de délitement de la société ; pourtant le mouvement insurrectionnel syrien, et à Homs particulièrement, a fait renaître de ses cendres une société en miettes. L'appareil répressif du régime et ses services de renseignements politiques avaient divisé les villes, les quartiers, les familles… Chacun se méfiait de l'autre. Un jour, un Homsiote m'a dit : « Ma mère m'a appris à mentir pour me protéger. » En 2011, la méfiance et la peur de l'autre se sont brisées.

Si l'on observe le croquis de la ville de Homs tracé en 1862-1863 (cf. illustration) par l'érudit homsiote évoqué plus haut, quatre parties symboliques de la ville sont représentées du Nord au Sud : le tombeau de Khaled Ibn al-Walid situé sur la route de Hama au nord de la ville, la *takiyya*[26] de Homs située juste au niveau de la porte nord de la ville (*bāb al-sūq*), la ville dans ses fortifications et au fond la citadelle en surplomb. La *takiyya*, à laquelle était accrochée une noria, fut détruite au milieu du XX^e^ siècle, seul le nom du quartier *al-na'ūra* rappelle son existence. La citadelle qui servit de repère aux Frères Musulmans dans les années 1980 était devenue un observatoire « urbain » idéal sous le contrôle des autorités. Enfin, la mosquée Khaled ibn al-Walīd, construite par ordre du sultan Abd al-Ḥamīd II en 1895 marque – par son modèle architectural – l'ottomanité de Homs et – par sa valeur spirituelle – la gloire et la vertu de Khaled Ibn al-Walīd (584-642), le grand conquérant arabe. Cette mosquée était la plus célèbre de la ville. De nombreux syriens venaient y prier le vendredi. C'est sans doute à cause de sa valeur symbolique, ainsi que celle de la Mosquée Nūrī (grande mosquée de Homs) que les manifestations sortant de ces deux mosquées ont été les plus réprimées par le régime syrien. Ainsi, comme le note Jean-Claude David, « le patrimoine reconnu, célébré et transmis, ne réside pas tant dans des constructions et des espaces de la ville ou dans une émotion esthétique provoquée par leur contemplation, que dans l'œuvre écrite ou les récits oraux qui les évoquent et dans ce qu'ils rappellent ou racontent » (David, 2014 : 412). La mosquée de Khaled Ibn al-Walīd, la plus fréquentée et la plus symbolique, est restée intacte

---

26 *Takiyya* : « couvent de derviches tourneurs » (Barthélémy, 1935 : 89). La *takiyya* de Homs appartient au *waqf* (fondation pieuse) de la grande mosquée Nūrī, on y accueillait les militaires ottomans au seuil de la ville. La construction de cet établissement date de l'époque ayyoubide.

jusqu'en 2012. Mais en réponse aux tentatives des manifestants de renverser la statue de Hafez Al-Assad et de désigner le vendredi – journée des manifestations – « vendredi des petits enfants de Khaled », le régime pilonna la célèbre mosquée. La révolte syrienne dans ce contexte est aussi une guerre des symboles entre parties belligérantes. Dans son article, Jean-Claude David rappelle qu'« une conscience du patrimoine s'[est] développée dans les années 1980 dans un climat de violence » à Alep (1978-1982) puis Hama (1982) (David, 2014 : 411). Dès cette époque et jusqu'à ce jour, la question du patrimoine en Syrie a pris une signification politique. C'est dix ans après les événements tragiques de Hama qui s'étaient, à une moindre échelle, propagés à Homs que fut publié le premier ouvrage rédigé par les deux fondateurs de l'Association des Historiens de Homs (al-Zahrāwī et al-Sibā'ī, 1992).

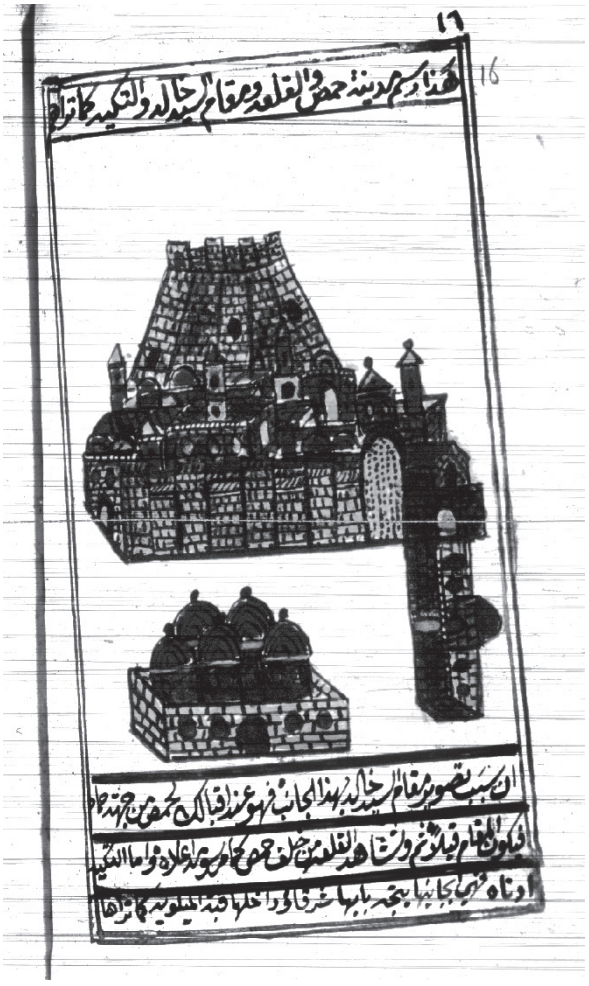


Figure 1. Anonyme, *Kitab al-dalālāt…*, folio 16.

Retrait ou engagement ?
Comment écrire l'histoire de Homs en 2015 ?

Les études consacrées à l'histoire, la mémoire, les lieux de mémoire (Nora, 1984) ainsi qu'à « la posture du chercheur par rapport à son objet » (Poirrier, 2009 : 57) rappellent sans cesse la construction d'un État, d'une mémoire collective (Mermier & al., 2010). Ils abordent pour la plupart la question de l'histoire du temps présent en évoquant les difficultés de l'historien face à des périodes ou des événements historiques lors desquels l'implication de l'État et/ou de la société est en cause, tels que le régime de Vichy (Conan & al., 1997), la guerre d'Algérie (Stora, 2005), la catastrophe de Fukushima (Müller, 2011). En revanche, peu de choses semblent avoir été écrites sur les réactions et remises en question de l'historien spécialiste des périodes plus anciennes confronté aux crises du présent.

Homs, ville rebelle ?

Lorsque les médias découvrent Homs, c'est à l'aune de la rébellion en 2011. De ville méconnue à cité épicentre d'une Révolution, Homs a radicalement changé de statut. Désormais, le monde entier connaît la capitale de la Révolution ! Alors, par où commencer : « Homs cette ville que personne connaissait » ou « Homs cette ville que tout le monde croit connaître » ?

« Rebelle » (*Al-'Asi*) est le nom arabe du fleuve Oronte ; ce nom s'explique par le constat géographique qu'ici et uniquement ici le fleuve coule du Sud vers le Nord. Un fleuve « rebelle » ne peut de toute évidence constituer le point de départ d'une réflexion sur la société locale et sur les fondements de son esprit révolutionnaire. Toutefois, la réputation des Homsiotes pour leur manque de subtilité, affirmée et cultivée par les intéressés, me permet d'ouvrir ainsi la discussion.

Lorsque Homs apparaît non seulement comme l'un des premiers foyers de protestation face au régime autoritaire du clan Assad mais aussi comme capitale de la Révolution, il paraît tout naturel pour un historien du temps présent de s'interroger sur les raisons de cette nouvelle célébrité : Homs, foyer de contestations. Cette même question est toutefois beaucoup moins évidente pour un historien moderniste. En effet, l'historien du temps présent ou de l'histoire immédiate effectue une lecture historique de l'événement en cours. Les liens entre passé proche et présent semblent évidents ; en revanche ces liens paraissent discutables pour les périodes plus reculées de l'histoire. Cependant, l'historien de toutes périodes confondues effectue, d'une manière plus ou moins consciente, des corrélations, entre passé et présent. Il tente par là de montrer « les deux bouts de la chaîne » (Hartog, 2012 : 19) et apporter des éléments de réponse aux phénomènes du temps présent. Avant 2011, le « non-événement » homsiote m'obligeait à justifier l'intérêt de l'étude de cette cité. Persuadée que la négligence des chercheurs en sciences sociales pour la ville de Homs venait du fait qu'ils avaient d'abord privilégié les grandes villes, les

villes monumentales, je ne cessais de penser que l'originalité et donc l'intérêt de Homs – comme objet d'étude – résidait dans une histoire sans rupture. La lecture provinciale des balbutiements bureaucratiques ottomans était donc envisageable dans la continuité. Ainsi, certains détails des sources ont-ils été mis de côté afin de sélectionner presque uniquement des informations permettant de visualiser la modernité de la Homs du XIX^e^ siècle.

Aujourd'hui, je pourrais commencer une notice sur la ville par ces mots : « Homs est en révolution au moment où je vous écris ; l'énormité des impôts a soulevé la population contre le mutselin, et, s'il faut en croire les dernières nouvelles, le mutselin est tombé sous le kangiar des séditieux. Un grand travail de renouvellement ou de ruine se prépare en Syrie ; d'ici à quelques mois de grands mouvements doivent ébranler le pays » (Michaud & *al.*, 1841 : 29). Cette phrase tirée des correspondances de Michaud et Poujoulat en 1841 témoigne d'un soulèvement à Homs provoqué par une trop lourde pression fiscale. Les manifestants syriens, aujourd'hui, ne réclament pas une baisse des impôts mais lorsque les Homsiotes se sont regroupés, le 17 avril 2011, autour de la place de l'Horloge certains passages de récits de voyage divers sont réapparus à ma mémoire. Les exemples ne manquent pas dans les sources littéraires arabes et étrangères et les correspondances diplomatiques et consulaires. Dès le XII^e^ siècle, Ibn Jubayr note que les Homsiotes sont « braves et querelleurs » et que la citadelle est « bien défendue, rebelle et insoumise » (Ibn Jubayr, 1995 : 282). Karl Baedecker, dans son *Manuel du voyageur* édition 1893, écrit, au sujet de Homs, qu'Ibrahim Pacha fit « sauter [la citadelle] pour punir [les notables] […] de leur rébellion » (Baedecker, 1893 : 378).

Est-ce à dire que les Homsiotes sont enclins à la rébellion ? Un tel raccourci n'est point envisageable, mais en revanche depuis 2011, une histoire locale de la contestation apparaît incontournable. À l'ère de l'accélération de l'histoire de la Syrie et de Homs plus particulièrement, comment s'abstraire de son engagement pour toujours soigneusement rester à distance de l'émotionnel et des préjugés ? L'historien peut-il réellement éviter toute subjectivité ? Non. La première étape de la démarche scientifique en histoire – celle du dépouillement des sources et de leur sélection – implique un choix, une lecture particulière de l'objet et engendre donc la fabrication d'une réalité historique. La seconde phase de la démarche consacrée à la compréhension précise et à l'interprétation des sources relève indiscutablement du débat et donc de la prise de position. Les sources représentant une vision d'une époque et/ou d'un lieu par leur auteur, l'interprétation historienne est donc, de fait, une deuxième lecture. Ainsi, l'historien se doit « de prendre en compte l'ensemble des acteurs » afin d'établir sa propre lecture de l'objet étudié et donc de construire son récit de l'histoire.

Les entrées de Homs

Confrontées au temps de crise, les sources auparavant collectées, sélectionnées semblent se renouveler d'elles-mêmes. Ainsi « Homs capitale de la Révolution » et mon engagement personnel dans cette révolution me suggèrent un nouvel objet d'étude ne contredisant pas les recherches précédentes mais s'ajoutant à ces dernières pour mieux envisager l'histoire de cette ville que tout le monde pense connaître aujourd'hui.

Le changement de statut de Homs du fait du soulèvement de 2011, l'usage délibéré par les médias d'expressions fortes pour décrire cette ville que nul étranger n'était auparavant capable de pointer sur une carte, auront sans doute pour effet – non seulement au niveau individuel mais aussi au niveau de la communauté scientifique dans son ensemble – une transformation des objets de la recherche.

Pour l'historien des temps modernes, il ne s'agit pas d'écrire un recueil de prophéties, afin de démontrer l'esprit rebelle homsiote. Si l'effervescence du mouvement contestataire dans la ville de Homs m'a rappelé le mécontentement populaire des habitants, et plus particulièrement des notables de Homs[27], dû à l'occupation de la ville par Ibrāhīm Bāshā (1831-1841), d'autres sources m'ont très vite permis de relativiser cette idée. Ainsi, Ulysse Tencé décrit la déroute des hommes armés de Homs devant l'avancée des troupes égyptiennes en avril 1832. La bataille dura un jour : signe d'une résistance bien faible des notables homsiotes (Tencé, 1834 : 398-399).

Il ne s'agit donc pas de déformer l'histoire en triant, en cataloguant partialement les sources. Il est tout simplement nécessaire d'avouer que la soudaineté du soulèvement et la violence des faits ont provoqué l'émotion du chercheur vis-à-vis de son objet d'étude. Témoin de l'événement historique, d'une rupture dénommée par certains – dans une vision globalisante du Monde Arabe – le Printemps arabe, par les Syriens, la Révolution Syrienne ou les Événements en fonction de leur engagement, mon intérêt pour l'histoire de la ville de Homs n'a pas disparu, il s'est tout simplement renouvelé selon de nouvelles perspectives. Même si la tentation de réécrire l'histoire est grande, la peur de surinterpréter la moindre information – afin de faire apparaître des continuités historiques – est un danger majeur pour l'historien confronté à une actualité bouillonnante.

En revanche, ce sentiment du danger et la perte des repères connus face à son propre terrain génère un désir de rédiger un autre récit de l'histoire de Homs, entre unité et diversité. Aussi, l'événement ne change t-il pas les récits de l'histoire, mais il suscite de nouveaux questionnements. Il ne s'agit pas de fabriquer un nouveau récit de l'histoire au prisme d'une tragédie mais tout simplement de rendre visible ce qui autrefois était oublié, de renouveler le dépouillement en sélectionnant d'autres documents. Faire une histoire locale des contestations exige de compiler et d'analyser de nouvelles sources. Dans cette perspective, une approche

27 Wood/box 3/ file 1/ Political correspondence + reports 1831-1835.

prosopographique des habitants de Homs devra être menée afin de comprendre les stratégies professionnelles, familiales, les trajectoires politiques de certains. Un tel objet d'étude implique d'élargir l'éventail des questionnements et des approches en proposant une histoire locale culturelle, intellectuelle et politique. L'histoire de Homs est donc « à entrées multiples » comme elle peut l'être pour toute autre localité. Ainsi, le récit de l'histoire d'une même localité varie en fonction de l'angle d'approche, du choix des sources et donc de leur interprétation. Cet autre récit de l'histoire devra être écrit afin « non seulement d'étendre la mémoire collective au-delà de tout souvenir effectif, mais de corriger, de critiquer, voire de démentir la mémoire d'une communauté déterminée » (Ricoeur, 2000 : 650). Pour ne pas dire Homs la rebelle ou Homs l'oubliée, l'historien doit s'engager dans la lecture et l'écriture d'une histoire permettant d'ouvrir plus largement à la connaissance son terrain d'étude en tentant de ne pas entraver les règles de l'objectivité imposées à l'historien.

Conclusion

Entre ville au passé oublié et ville « capitale de Révolution », l'historien retranché derrière les rigueurs de sa discipline se trouve soudain placé sous les feux de l'actualité. Faire abstraction complète d'une fierté renouvelée et d'une tragédie humaine et matérielle actuelle est une chimère. Dans la vague d'une révolution transformée en guerre civile, les questionnements scientifiques se sont renouvelés dans les disciplines des sciences sociales (sociologie, anthropologie, ethnologie, politologie...). Dans le cadre disciplinaire de l'Histoire, les chercheurs n'affrontent ce changement qu'avec appréhension. D'un côté, poussé par son devoir d'écrire les faits, de rendre mémoire et d'autre part craignant l'instrumentalisation de son récit, l'historien se doit de relire ses sources en assumant son inévitable attraction pour le temps présent. Dans l'espace plus réduit de la Syrie et plus particulièrement de Homs, les travaux d'histoire moderne s'étant cantonnés jusqu'à aujourd'hui à des ouvrages d'histoires urbaine, architecturale, économique, sociale et même rurale, il me paraît nécessaire dans ce nouveau contexte de développer les champs de l'histoire des mentalités, l'histoire des idées, l'histoire politique, culturelle, artistique afin de mieux appréhender l'histoire tragique du temps présent.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

ANONYME, 1867, *Livres des indices fondamentaux et merveilleux dans la chronologie de la ville de Homs la salubre et quelques renseignements géographiques 1862–1863. (en arabe : Kitāb al-dalālāt al-uṣūliyya fī tawārīḫ madīnat Ḥimṣ al-ʻadiyya wa fī baʻḍ umūr ǧugrafiyya 1862-1863*), présentée à la bibliothèque de Cambridge par le Révérend George William, Microfilm, Ms. Add. 338, Exp. 565, 1109 folios.

BAEDECKER Karl, 1873, *Palestine et Syrie. Manuel du voyageur*, Leipzig, Karl Baedecker Editeur.

BAEDECKER Karl, 1893, *Palestine et Syrie. Manuel du voyageur*, Leipzig, Karl Baedecker Editeur.

BLOCH Marc, 1952, *Apologie pour l'Histoire ou Métier d'Historien*, Paris, Armand Colin, (1re éd. 1949).

BOISSIÈRE Thierry, 2012, « Homs, capitale de la révolution, carrefour alaouite », *Mediapart, http://blogs.mediapart.fr/edition/les-invites-de-mediapart/article/110512/homs-capitale-de-la-revolution-carrefour-alaoui*

BOISSIÈRE Thierry et *al*., 2014, *Alep et ses territoires. Fabrique et politique d'une ville (1868-2011)*, Beyrouth, Ifpo.

CERTEAU Michel (de), 1975, *L'écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, Folio.

CONAN Eric et *al*., 1997, *Vichy un passé qui ne passe pas*, Paris, Gallimard, Folio.

DAVID Jean- Claude et *al*., 2014, « La destruction du patrimoine culturel à Alep : banalité d'un fait de guerre ? », *Confluences Méditerranée*, 89, Paris, L'Harmattan, p. 163-171.

DAVID Jean-Claude, 2014, « Valorisation du patrimoine alépin » BOISSIÈRE Thierry et *al*., 2014, *Alep et ses territoires. Fabrique et politique d'une ville (1868-2011)*, Beyrouth, Ifpo, p.393-418..

DUBOIS Simon, 2013, « Les chants se révoltent » BURGAT François et *al*., *Pas de Printemps pour la Syrie*, Paris, La découverte, 196-200.

GILLON Jean–Yves, 1993, *Les anciennes fêtes de printemps à Ḥomṣ*, Damas, IFD.

ELISSÉEFF Nikita, 1971, « Homs », *E.I.*, Leiden, Brill, vol. 3, p. 409-415.

GUÉNO Vanessa, 2008, *Homs durant les dernières décennies ottomanes : les relations ville-campagne à travers les archives locales*, Thèse de doctorat, Université de Provence.

GRANT C. P., 1937, *The Syrian Desert, Caravans, Travel, Exploration*, Londres, Black LTD.

LE GOFF Jacques, 2014, *Faut-il vraiment découper l'Histoire en Tranche ?*, Paris, Le Seuil.

HALBWACHS Maurice, 1997, *La mémoire collective, Paris*, Albin Michel.

AL-ḤAMĀWĪ Yaqūt, 1983, *Dictionnaire des pays* (en arabe : *Muʻǧam al-buldān*), Damas, Ministère de la Culture, vol. 23.

HARTOG François, 2012, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris, Points.

Ibn Battûta, 1995, « Voyages et périples (Riḥla) présentés à ceux qui aiment à réfléchir sur les curiosités des villes et les merveilles des voyages », Charles-Dominique, Paul (trad.), *Voyageurs arabes : Ibn Faldân, Iban Jubayr, Ibn Battûta et un auteur anonyme*, Paris, Gallimard, Coll. La Bibliothèque de la Pléïade, p. 371-1050.

Ibn Jubayr, 1995, « Relations des péripéties qui surviennent pendant les voyages (Rihla) », in Charles-Dominique Paul (trad.), *Voyageurs arabes : Ibn Faldân, Iban Jubayr, Ibn Battûta et un auteur anonyme*, Paris, Gallimard, Coll. La Bibliothèque de la Pléïade, p. 71-368.

Makkī (al) Muḥammad, 1987, *Homs de 1688 à 1722. Journal de Muḥammad al-*Makkī (*Tāriḫ Ḥomṣ 1688-1722. Yaūmiyyāt Muḥammmad al-Makkī bin al-sayyīd bin al-ḥağğ Makkī bin al-ḫānqāh*), al-'Umar, 'Umar Nağīb (éd), Damas, IFD.

Mitrī Kinān, 2011, « Dār "Mufīd al-Amīn"... Ğamāl mu'mārī mutamayiz ».
http://www.esyria.sy/ehoms/index.php?p=stories&category=ruins&filename=2008082808350213

Mermier Franck et *al*., 2010, *Mémoires de guerres au Liban (1975-1990),* Paris, Sindbad.

Michaud Joseph François et al., 1841, *Correspondance d'Orient 1830–1831*, Bruxelles, N.–J. Gregoir, V. Wouters et Cie, Imprimeurs-Libraires.

Müller Bertrand, 2011, « Le temps présent et ses archives : considérations inactuelles », Communication présentée au Colloque de l'IHTP, « Temps présent et contemporanéité », Paris, 25-27 janvier 2011. https://plone.unige.ch/ArchiSavoirs/les-textes/02_muller- %2019-09-12.pdf/view

Müller Bertrand, 2011, « Fukushima, le tremblement de l'histoire ». http://halshs.archives-ouvertes.fr/docs/00/76/97/24/PDF/BMuller_Fukushima_Tremblement_Histoire.pdf

Nora Pierre, 1984, *Les lieux de Mémoire*, Tome 1 : « Entre Mémoire et Histoire », Paris, Gallimard.

Nora Pierre, 2002, « Pour une histoire au second degré », *Le débat*, nº 122, Paris, Gallimard, p. 24-31.

Poirrier Philippe, 2009, « Le patrimoine : un objet pour l'histoire culturelle du contemporain ? Jalons pour une perspective historiographique » in Boudia Soraya et *al*. (dir.), *Patrimoine et communautés savantes*, Rennes, PUR, p. 47-59.

Poujoulat Baptistin, 1841, *Le voyage dans l'Asie Mineure, la Mésopotamie, à Palmyre, en Syrie et en Égypte*, Paris, Ducollet.

Ricoeur Paul, 1955, *Histoire et Vérité*, Paris, Points, Essais.

Ricoeur Paul, 2000, *La Mémoire, l'Histoire et l'Oubli*, Paris, Seuil.

Stora Benjamin, 2005, *La gangrène et l'oubli : la mémoire de la guerre d'Algérie*, Paris, Éditions La Découverte.

Tencé Ulysse, 1834, *Annuaire historique universel pour 1839*, Paris, Librairie Thoisnier-Desplaces.

VOLNEY Constantin-François, 1959, *Voyages en Syrie et en Égypte pendant les années 1783, 1784, 1785*, Paris, Mouton et Lahaye.

WOOD Sir Richard, *Political correspondence 1831_1898 including Damascus and Tunis*, Archives GB 165-0306, 8 boxes. Conservées au Middle East Centre Archive St Anthony's College, Oxford. Fonds : Guides to collections relating to Iraq/Mesopotamia. MECA GUIDE IRAQ/MESOPOTAMIA.

ZAHRĀWĪ (al) Na'īm Salīm et al., 1992, *Ḥimṣ dirāsat waṯā'iqiyya min ḫurūğ Ibrāhīm Bāšā wa ḥattā ḫurūğ al-atrāk al-'uṯmāniyya (1840-1918)*, Homs, Matba'at al-Rawḍa, vol. 1.